Yves URO, *Madeleine Lemaire, une amie de Marcel Proust*, Paris, L'Harmattan, 2015, 228 p.

Cette biographie de Madeleine Lemaire est riche en détails et offre un bon choix d'illustrations dont dix-neuf en couleurs. Elle contient aussi une chronologie et une bibliographie qui sont très utiles. Qu'est-ce qui a poussé Yves Uro à écrire ce livre ? Il pense qu'aujourd'hui « il reste encore beaucoup à faire pour rendre à l'amie de Proust la place qu'elle mérite au panthéon des petits-maîtres de talent, et, parfois, à celui des grands peintres » (p. 19). Et surtout, il voudrait faire mieux connaître Madeleine Lemaire parce qu'elle vaut « mieux que son reflet littéraire » dans la *Recherche*, surtout quand il s'agit de Mme Verdurin (p. 24).

Comme le titre l'indique, c'est grâce à sa très longue amitié avec Proust que Madeleine Lemaire doit aujourd'hui sa renommée. Mais quand Proust, à l'âge de vingt ans, a fait sa connaissance, c'était elle qui était « célèbre pour ses tableaux de fleurs, ses illustrations de romans à la mode, son salon chic situé près du Parc Monceau et le château Louis XIII de sa tante à Réveillon, où Proust [...] passa plusieurs fois ses vacances » (p. 16). C'est une femme qui a non seulement beaucoup de talent mais aussi une grande énergie, qui travaille sans cesse, qui peint, qui reçoit, qui monte des pièces et organise des concerts. En 1879, elle fonde, avec des amis peintres, la Société des Aquarellistes. En 1890, elle participe à la création d'un second salon officiel, celui de la Société Nationale des Beaux-Arts.

Proust rencontre Madeleine Lemaire le 25 juin 1891 quand elle l'invite à une matinée dansante au Chalet des Îles du Bois de Boulogne, et c'est là que Madame Verdurin recevra ses invités dans la *Recherche*. C'est dans le salon de Madeleine, au numéro 3 de la rue Monceau, que Proust fait la connaissance de Robert de Montesquiou et Reynaldo Hahn. Selon Uro, Proust « fut fasciné par une atmosphère de fêtes incessantes, par un contact facile avec des peintres, les comédiens, des hommes de lettres et les aristocrates qui lui firent oublier un temps les contraintes du monde plus sévère, plus médical » (p. 22). Parmi les plus célèbres, on peut citer Jean Béraud, Puvis de Chavannes, Réjane, Julie Bartet, Jules Massenet et Camille Saint-Saëns. Chez Madeleine on lisait des vers de Robert de Montesquiou et applaudissait la musique de Reynaldo Hahn. Proust rencontre aussi un grand nombre d'homosexuels dans ce milieu connu pour sa tolérance à leur égard.

C'est dans ce salon et dans sa villa à Dieppe, où Proust et Hahn passent des vacances avec Madeleine Lemaire, que l'amour de l'écrivain pour le musicien s'épanouit. Elle invite aussi les deux amis à passer des vacances au château de Réveillon situé dans la Marne et qui appartient à sa tante Herbelin. Tout comme Mme Verdurin plus tard dans la *Recherche* qui fait tout son possible pour que ses fidèles ne voyagent pas sans elle, Madeleine s'inquiète lorsque Proust et Hahn quittent Dieppe pour aller séjourner dans la « sauvage » Bretagne.

Avant d'illustrer *Les Plaisirs et les jours*, elle avait illustré les *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet, *L'Abbé Constantin* de Ludovic Halévy et *Flirt* de Paul Hervieu. Pendant longtemps le titre des *Plaisirs et les jours* était *Le Château de*

Réveillon. Et dans *Jean Santeuil*, un roman quasi autobiographique, Madeleine apparaît sous le nom de la Duchesse de Réveillon. Malgré une préface d'Anatole France, les illustrations de Madeleine Lemaire, quatre pièces pour piano de Reynaldo Hahn et les textes de Proust, ce livre a subi un échec relatif. À l'époque, on ne savait pas voir dans les écrits de Proust l'annonce d'un grand talent littéraire. Selon Uro, après la publication des *Plaisirs et les jours* en 1896, la relation de Proust avec Lemaire devient moins intense.

Mais en 1903, Proust contribue à la renommée de Madeleine Lemaire en lui consacrant un des « salons » qu'il écrivait pour *Le Figaro* : « Le salon de la Cour aux lilas et de l'atelier des roses. Le Salon de Madeleine Lemaire ». Dans cet article qui constitue une sorte d'hommage, Proust « se débarrasse très vite de ceux » qui considéraient Madeleine « uniquement comme un peintre de roses » (p. 53).

Yves Uro nous explique ce que Madeleine a contribué au portrait de Mme de Villeparisis dans la *Recherche*, qu'il trouve beaucoup plus ressemblant que le portrait de l'odieuse Madame Verdurin qui a fini par « détruire le modèle Lemaire » (p. 143). S'il est évident que Madeleine a des traits communs avec Mme Verdurin, elle a aussi d'énormes différences. Le trait peut-être le plus évident est celui que Proust souligne dans une lettre à Reynaldo Hahn : « Je ne suis pas comme les Lemaire hostile à tous les endroits où nous ne pouvons pas être ensemble » (p. 162). Uro identifie ce qu'il considère la différence essentielle entre Madeleine Lemaire et Mme Verdurin : cette dernière ne crée pas et donc elle est « tout ce que Proust déteste, c'est-à-dire une célibataire de l'art » (p. 177-178). Mais si Lemaire n'est pas une célibataire de l'art, elle a quand même des limites comme artiste. Pour Uro, ce qui sépare surtout Proust et Madeleine, c'est leur conception de l'art : « Pour Proust, la beauté ne réside pas dans les objets qui ne sont rien par eux-mêmes : c'est en leur ôtant leur nom qu'Elstir les recréait ». Contrairement à Elstir, Madeleine « reste une copiste élégante et fidèle de la Nature selon Aristote » (p. 201). Elle ne la recrée pas.

Pour Mme de Villeparisis, Uro trouve que le portrait est plus fidèle à son modèle. Toutes les deux sont aquarellistes et Mme de Villeparisis peint devant ses invités sans être embarrassée comme Lemaire ». Il y a d'autres aspects similaires : « Mme de Villeparisis a été élevée par sa tante comme Madeleine par Mme Herbelin ». Et elles partagent, selon l'auteur, leur façon de s'habiller, même quand elles reçoivent : « Comme Madeleine elle s'habille maintenant n'importe comment, avec une robe de laine noire de "veuve" et quand elle pose ses pinceaux pour se lever, on découvre son *petit tablier* qui la fait ressembler à une *campagnarde*. Le salon des parents de la Marquise accueillait des littérateurs illustres (Balzac, Hugo et Chateaubriand). Mme Herbelin recevait Delacroix, Rossini et les Dumas » (p. 184-185). Ce qui les lie surtout, c'est le temps perdu, représenté par l'héritage de Madeleine Lemaire et sa « peinture proche de l'art du dix-huitième siècle qui ressuscite élégamment un passé oublié » (p. 145). « Grâce à sa tante Herbelin, Madeleine symbolise pour le romancier l'histoire balzacienne d'un siècle qui s'achève » (p. 148). Et Madeleine et Mme de Villeparisis peignent des fleurs, donnent des spectacles et paient parfois les acteurs avec des roses peintes.

COMPTES RENDUS

Uro résume les rôles que Madeleine a sans doute joués pour Proust. En voici une liste : une grande dame qui survit au passé napoléonien, une mère de rechange, un peintre de qualité aux talents divers, une hôtesse abusive, une femme indulgente à l'égard des amours homosexuelles, un être généreux dont la porte reste toujours ouverte. Quant à son talent d'artiste, Uro lui-même a parfois du mal à bien la classer : « Ce n'est qu'un tout petit violon, ce n'est pas un orchestre, mais sa fragile mélodie ne manque pas de charme » (p. 205). En tout cas, ce livre nous présente un portrait vif et plus complet que les précédents d'une femme qui a joué un rôle considérable dans la vie et l'œuvre de Marcel Proust.

William C. CARTER